

LE VIOLON

L'enfant s'appelait René Ménétrier et il se demandait si ce nom signifiait quelque chose ou si c'était un nom comme ça. Son père lui en avait parlé récemment, un dimanche soir au retour d'une promenade, pendant que la 4 CV Renault roulait tranquillement sur une petite route de campagne dans la vallée de l'Ouche. Le soleil allait bientôt se coucher. René regardait les grands peupliers impressionnants en passant à proximité du canal. Dans la voiture, personne ne parlait. C'était chaque fois pareil : en rentrant d'une promenade, chacun restait dans ses pensées.

- « Ménétrier, c'est un nom comme ça ou ça veut dire quelque chose ? avait-il demandé.

- C'est une sorte de musicien, avait répondu son père. »

Sa mère n'avait rien dit, comme si ça ne la concernait pas. René s'était contenté de cette réponse vague sans être vraiment éclairé. Puis il n'y pensa plus.

Quelques semaines plus tard, un soir comme un autre, son père était rentré de son travail à six heures et demie et avait lancé sur le seuil son traditionnel «Bonsoir ». Il était toujours d'une redoutable ponctualité. Ce soir là pourtant son entrée était inhabituelle. René remarqua immédiatement que son père portait sous son bras gauche une curieuse boîte noire. Il en connaissait la forme mais ne se rappelait plus ce qu'elle pouvait contenir. Son père, Frank, la déposa sur un guéridon genre Galeries Barbès dans l'entrée assez sombre, puis, comme chaque soir, accrocha son manteau beige, son écharpe assortie et son chapeau gris. Gris comme le papier peint des murs. Il portait tout cela très tard dans la saison, parfois jusqu'à fin juin. Quand on l'ouvrait trop brusquement, la porte butait contre le portemanteau Galerie Barbès lui aussi, toujours surchargé. René était appuyé au chambranle de celle de sa chambre, le pied droit posé sur le gauche et les mains dans les poches de sa culotte courte.

L'appartement était situé au premier étage et donnait sur la petite place Piron. La statue du grand homme se dressait au milieu et son socle portait cette inscription mystérieuse pour René : *Qui ne fut rien, pas même académicien*. Cet appartement n'était pas grand mais heureusement très clair grâce à de hautes

fenêtres. Souvent, René, le nez collé sur l'une des vitres, passait de longues minutes à regarder les rares passants. Il fixait également cet homme sans doute illustre mais inconnu en espérant qu'il allait s'animer et peut-être même lui parler. Mais qui était donc ce Piron pas même académicien?

René n'attendait jamais le retour de son père mais il savait toujours quand il allait entrer. Quelques instants avant, il arrêta de faire ses devoirs ou de jouer. Il espérait que quelque chose de nouveau se produise mais, en général, c'était en vain. Or, ce soir là, Frank, après avoir lancé son fameux « Bonsoir » rituel, s'approcha de lui et avec un très discret sourire dans les yeux, lui tendit la curieuse boîte noire.

- « Tiens, c'est pour toi ».

Il jeta un rapide coup d'oeil à sa mère dans la cuisine avant de répondre :

- « Merci. ».

Ce furent les seules paroles échangées. René leva ensuite les yeux vers son père qui le regardait cette fois fixement, intensément. Lui aussi semblait attendre quelque chose. La scène, loin de finir, semblait juste commencer.

René ouvrit la boîte. C'était un violon. Il était surpris car personne à la maison n'écoutait de la musique. Le poste n'était allumé que pour les informations et les commentaires de Geneviève Taboui : « Attendez vous à ce que... »

Tant bien que mal, après diverses tentatives, il réussit à placer à peu près correctement l'instrument sous son menton. Il gratta les cordes avec l'archet tenu à pleine main et ne tira que quelques sons épouvantables, comme il se doit. Fils et père, souriant franchement cette fois, se regardèrent. Avec douceur, Frank dit enfin :

- « Tu peux le mettre dans le placard si tu veux.

- Oui. »

René rangea le violon et l'archet dans la boîte et déposa le tout sur un rayon de l'armoire. Il en choisit un à sa portée pour pouvoir la reprendre plus tard. Plus tard ? Père et fils échangèrent encore un long regard indéfinissable.

A l'école le lendemain, René dit à ses camarades :

-« Mon père m'a donné un violon.

- Tu sais en jouer ? »

- Non. Mais je m'appelle Ménétrier ».

Ils éclatèrent tous de rire, sauf René qui ne comprenait pas leur réaction. Il décida alors de ne plus parler de ce violon à quiconque. Quand, dans la cour de récréation, ses camarades lui demandaient :

« Alors Maestro, et ce violon, quand nous joueras-tu un morceau ? »,

René ne répondait rien, regardait ailleurs ou même se mettait à courir sous le préau pour leur échapper. Mais une fois seul, marchant dans la rue, il se répétait silencieusement : j'ai un violon et je m'appelle Ménétrier, j'ai un violon et je m'appelle Ménétrier...

Pendant quelques semaines aussi, quelques semaines ou quelques mois, qui le sait, juste avant le retour de son père, René ouvrait la porte de l'armoire et regardait la boîte noire sans l'ouvrir. Il n'en voyait pas l'utilité. Il restait ainsi immobile un long moment, le temps de dessiner dans sa tête le violon, de se l'imprimer sur les yeux. Puis, il se chantait sa petite chanson : j'ai un violon et je m'appelle Ménétrier. Alors, il refermait la porte de l'armoire et n'y pensait plus.

Le temps passant, René ne regarda plus la boîte noire. Il l'oublia mais ce fut peut-être elle qui se fit oublier. Jamais non plus il ne joua du violon ou d'un quelconque instrument. Un jour pourtant, presque sorti de l'adolescence, il prit goût à la musique. Il aima d'abord la trompette puis le piano et enfin le violon ou plus précisément l'alto.

Devenu adulte ou presque, pendant un concert de jazz, avec étonnement, il repensa à la boîte noire. Où était-elle passée ? Il ne savait pas et personne autour de lui ne savait ce qu'était devenu le violon. Il interrogea ses parents sans plus de succès. Son père lui avait répondu :

« Tiens, c'est vrai, Où est-il ? Je l'avais complètement oublié ».

Sa mère avait simplement dit :

« Quel violon ? Tu n'as jamais eu de violon ».

René n'avait pas insisté malgré un petit pincement au cœur. Ce pincement et cette douleur dans la poitrine lui revenaient soudain. Ils n'étaient rien d'autre que les signes d'une angoisse qui l'avait habité longtemps : beaucoup de questions secrètes ou informulables n'avaient jamais trouvé de réponse. La boîte noire était tombée dans l'oubli. En fait, lui non plus ne se souvenait même pas de l'avoir remarquée lors des déménagements familiaux. Avait-elle été égarée ? Jetée ? Avait-elle seulement existé ?

René ne sut jamais que son père, juste après lui avoir donné ce violon, fit ce rêve : « Rien d'autre ne m'appartient que mon nom à te donner ». René ne savait pas non plus que bien des années plus tard, il ferait le même rêve, à peu près le même, pas tout à fait le même.

Claude Spielmann

2005